

LA MÈRE MICHEL

A LU

IV (1)

Automne 2009

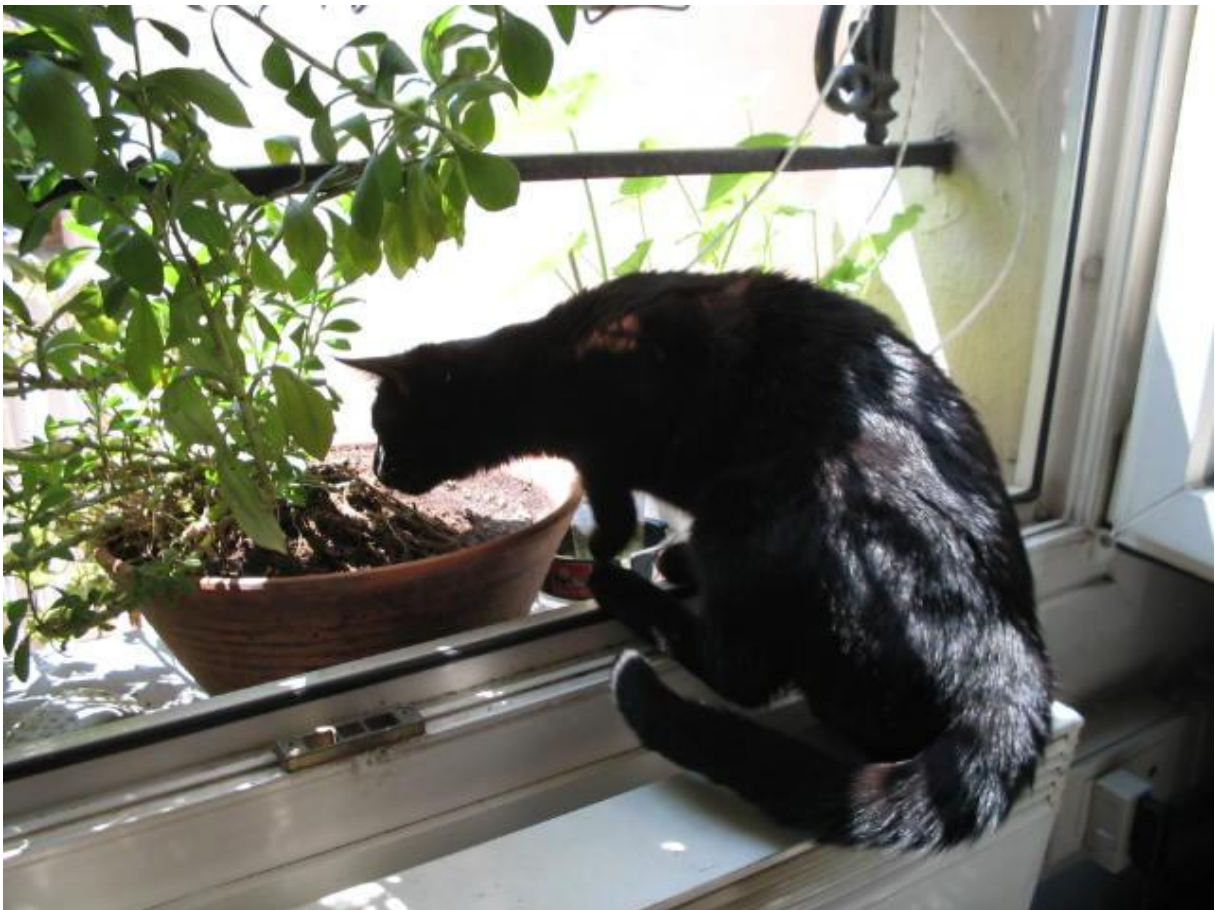


Photo Marie-Florence Ehret

« La mère Michel a lu un livre ! Au lieu de faire son ménage ? Eh bien, c'est comme ça qu'elle l'a perdu son

chat ! » Denis Diderot, Billet à Sophie Volland (coll. Privée)

*« Les vrais livres doivent être les enfants non du grand jour et de la causerie, mais de l'obscurité et du silence. »
Marcel Proust, Le Temps retrouvé.*

*« Notre vie est un livre qui s'écrit tout seul. Nous sommes des personnages de roman qui ne comprennent pas toujours bien ce que veut l'auteur. »
Julien Green, Adrienne Mesurat.*



SOMMAIRE

- **Du repos forcé - p.3**
- **Le Jardin des lecteurs de la Mère Michel – p.3**
- **Le Nil est froid, de Guillaume de Sardes, roman. Editions Hermann-Littérature, 2008 - p.4**
- **Un cul-de-sac dans le ciel, de Bernard Ascal. Editions Rhubarbe, à Auxerre, 2008 - p.6**
- **« Il faut parier », Blaise Pascal. Pensées sur le pari, le jeu et le divertissement. Edition, notes et postface de Yannis Constantinidès, Ed. Mille et Une Nuits, 2009 - p.7**
- **D'autres à qui penser, Brigitte Aubonnet. Editions 'Le bruit des autres', 2009 - p.10**
- **ARNO SCHMIDT / Découverte & approche 3 / De nouveaux outils pour écrire le monde - p.12**
- **Rappel - p.15**



DU REPOS FORCÉ

La Mère Michel, comme le commun des mortels, est mortelle. Le corps que lui attribua la « nature » (qu'elle ne se représente pas sous la forme incertaine de l'hypothétique « créateur ») et le corps médical se liguent de temps à autre pour le lui rappeler. Cela l'agace, cela l'irrite et ne la laisse pas en repos, pas suffisamment du moins pour qu'elle ait pu, ces derniers mois, poursuivre ses lectures et donner ses commentaires de ménagère spécialisée de manière suivie et précise. Les choses semblant s'améliorer, elle déclare solennellement qu'elle ne se taira plus désormais. Mais elle n'aura pu empêcher que ce quatrième bulletin connaisse un retard chronologique notable, devant être daté non du printemps, mais de l'automne, ni que sous les espèces de son numéro IV, il ait deux tomes, le (1) et évidemment le (2). Elle ne pourra faire non plus que des chroniques de longtemps prévues ne soient retardées elles aussi - *mais que nul ne craigne, tout sera écrit !* -, et pas davantage que lesdites chroniques ne soient quelque peu réduites, ce qui, tout compte fait et éventuellement, pourra se compenser par les élégances de la concision. C'est ainsi que la Mère Michel soigne sa ligne désormais.

Quant au chat de la Mère Michel, après quelques semaines vagabondes, il est rentré bien amaigri à son domicile. Mais ne dit-on pas que coqs et chats maigres sont doués des plus belles énergies ?



Le Jardin des lecteurs de la Mère Michel

La Mère Michel tiendra désormais ouvert un Jardin réservé à ses lecteurs : ils s'y ébattront à leur aise, aux jours et heures ouvrables (soit à chaque parution de ce bulletin), y rendant

compte de leurs propres lectures, découvertes, expériences littéraires (ou autres... ?)... commentaires et impressions sur les faits de culture ou d'inculture, bref sur le monde tels qu'ils le vivent et l'éprouvent, voire le font avancer vers les cimes ou les abîmes... Cette rubrique s'ouvrira dans La Mère Michel a lu (IV – 2) : il vous suffira de faire parvenir vos contributions par pièces jointes, à la Mère Michel, soit à l'adresse suivante :

michhost@sfr.fr



Guillaume de Sardes, *Le Nil est froid*, roman, aux éd. Hermann / Littérature, juin 2008, 120 pp., 17 € 80.

Voici un bref roman écrit dans ce style approchant les sobres beautés du code civil, tel que le voulait Stendhal. On a plaisir à le lire. C'est sec et laconique, avec de belles ouvertures sur les lointains, les avenir, les incertitudes... Mais nous baignerons-nous dans les eaux froides de son Nil... c'est à voir.

Alban, jeune artiste peintre, embarque le 24 floréal de l'an VI, à Toulon, sur une frégate de la flotte de Bonaparte mettant le cap sur l'Égypte. C'est peut-être moins le goût de la découverte des sables neufs et anciens environnant le Caire, moins le plaisir de participer à l'expédition en compagnie de savants et d'artistes de renom qui pousse le jeune mondain à tenter l'aventure, que la vacuité de son existence où, au-delà de « l'usage du monde » il ne maîtrise que peu de chose. Un chagrin d'amour - éprouvé pour la personne de Maria Carlini – « follement aimée », quoique « un peu sotte », charmante, piquante, élégante... et « avec cela, femme légère dans tous les sens. Presque une putain. » On aurait tort de voir dans cet amour déjà passé (par ailleurs liaison d'une sensualité sous haute tension, parfois extrême...) un paradoxe infranchissable - la notion romantique de l'amour, dont le moralisme des temps modernes s'est imprégné jusqu'à nos jours, empêche justement de comprendre l'attrait irrésistible du paradoxe. Il y a ici quelque chose de plus classique qui touche au masochisme (peut-être) et au libertinage (sans aucun doute). Cela dit, Alban voit les premiers engagements militaires, est

des premières batailles où les Français défont les mamelouks, participe aux combats de rues dans la ville du Caire... Ces agitations guerrières remplissent-elles sa nouvelle existence ? Probablement pas. La clôtura (au sens conventuel) amoureuse qu'il vécut avec Maria l'Italienne, il la suscite à nouveau en compagnie de l'esclave égyptienne Majda, qu'il a achetée. Noms et amours de substitution ? D'interchangeabilité ? Quête de l'une dans l'autre ? Mais est-il d'amour possible lorsque le premier rapport s'apparente au viol ? Lorsque les suivants sont marqués du seul désir de plaisirs *renouvelés* ? Alban néglige les hommes de troupe qu'il commande, ceux-ci le méprisent quelque peu. Il tombe malade, Majda le soigne avec dévouement, avec des sentiments et des élans qui touchent parfois au désir vrai, à l'amour... Les derniers combats ont eu lieu, la ville, la chambre d'Alban et de Majda sont dévastés : elle lui apparaît une seconde, dans une vision, puis disparaît. Il lui faut alors rentrer, retrouver l'Europe, Paris...

Le souvenir de l'Égypte s'estompe. C'est le retour à l'autrefois, comme s'il ne s'était presque rien passé, une superbe évocation en témoigne : « Appuyé au parapet du Pont-Neuf, Alban observait la buée devant les bouches des hommes et les naseaux des bêtes, blanche et légère comme des fleurs de coton. Son regard se perdait dans le vague. Il ne voyait les passants que par intermittence. Son esprit s'évadait. »

Cette *évasion* permanente donne peut-être son sens à l'entière existence du jeune homme. Évasion dans le désir de retrouver l'art, la peinture, dans la fréquentation de l'atelier du peintre David, un Bonaparte d'atelier et de salons... en somme, une *image* de la vie plutôt que la vie ? Une autre Italienne, Silvia, entre dans le champ de vision d'Alban. Trouvera-t-il en elle plus ou mieux qu'une simple gravure de mode ? Restera-t-il prisonnier de la vision du *Brutus* peint par le maître ? Prisonnier de la précédente vision, celle de Majda ? À défaut de se faire artiste en quelque sorte libre et indépendant (la question n'est posée que par le lecteur) sera-t-il un véritable amateur d'art ? Au passage, devant le palais du Louvre, Silvia lui lance un sourire, puis « un coup d'œil en arrière ». S'il a « compris que la vie est insaisissable et que l'art ne la fixe qu'en trichant », Alban ne nous révèle pas ce qu'il a compris de sa vie, ni ce qu'il voudra en faire. Ce questionnement de fond est au cœur de ce bref et limpide roman.



Bernard Ascal, *Un cul-de-sac dans le ciel*, carnet, aux Editions Rhubarbe, à Auxerre, 60 pp., 6 € 50.

Le grimpeur des cimes, voire le randonneur, s'exposent à l'inconvénient imparable de se trouver arrêtés contre l'immensité céleste. Perchés sur la pointe du pic, ils n'ont plus que le saut dans le vide à tenter, ou la descente, et, quoi qu'ils en aient, ce sera « descente ou remontée, retour à la case départ. » Bernard Ascal, poète, nouvelliste et éditeur de musique, s'applique à développer, dans *Un cul-de-sac dans le ciel*, cet étonnant paradoxe du grand air respirable, des grands espaces désirables s'étiolant en raréfaction d'oxygène, en étroitures inconfortables. Bien entendu ce sont les lectures d'enfance - les exploits de Gaston Rébuffat... le Cervin... *Étoiles et tempêtes*... sans oublier le sherpa Tensing... *Premier de cordée*... *Himalaya, premier 8000* - qu'il met à mal, toutes ces épopées ascensionnelles en lesquelles a cru et trouvé à rêver la Mère Michel. Elle lui pardonne volontiers son impertinence, car de tempérament méditatif, et chargée d'un chat fugueur, elle ne s'est jamais risquée en haute montagne, et surtout, à lire ces 60 pages d'impressions, d'expériences, de réflexions piquantes mêlées de croquis qui font penser à un Chaval alpiniste qui n'aurait dessiné que des lacs et des sommets, elle a ri et souri tout à son aise. Bref, elle s'est bien amusée.

Bernard Ascal connaît d'ailleurs comme personne le principal ressort du rire, qui est de ne pas se raconter d'histoires à soi-même et de bien voir que les ridicules ne manquent ni chez soi ni chez les autres, et pas davantage chez les grimpeurs.

La randonnée, l'escalade, ce sont avant tout des mortifications volontaires et justifiées : « ... je traverse, au sein d'un monde en détresse, de nombreuses crises de bien-être. Pour atténuer ces privilèges, je partage mon temps libre entre des œuvres de charité et d'exténuantes courses montagnardes. » Qu'il le veuille ou non, l'homme d'aujourd'hui, imbu de l'esprit des Lumières, gonflé à la raison raisonnante, expie toujours quelque péché aussi originel que mystérieux. Le bien-être coupable quand il y a tant d'êtres plongés dans le mal-être, probablement... Notre auteur se pose ouvertement la question : « Mériter quoi, expier quoi ? » La marche vers les hauteurs, ce sont le froid et le gris, l'épuisement physique et moral, les mouches et toutes sortes d'insectes alors que vous

êtes plus dépourvu que la vache, laquelle possède au moins sa queue pour s'en défendre... Ce sont de douloureuses prises de conscience sociologiques : « Ni maçons / ni éboueurs / ni terrassiers » parmi les grimpeurs... Ce sont les anonymes se reconnaissant d'une autre essence, par un sourire ambigu, quand ils se croisent sur les sentiers... Les désagréments sont multiples. Des agréments, Bernard Ascal ne paraît pas avoir le souvenir. C'est ce qui fait sans doute le fond de ce masochisme sportif. L'enfer déjà ? Non, le « purgatoire » : « École de la faute, du rachat par l'épuisement volontaire. » Ce qui fait rire encore, c'est l'intense méditation consécutive à ces efforts apparemment absurdes : le corps y trouve certainement son compte, l'esprit aussi, qui met en jeu d'autres définitions, découvre de nouveaux concepts : « La fatigue : nouvelle quête, nouveau créneau de vente, nouveau pèlerinage. » « Fatigue-Travail... Fatigue-Loisir... » À voir les choses d'aussi haut, elles se précisent, se renversent, prennent d'autres couleurs. L'ivresse des cimes, cela desoûle. C'est l'avantage, c'est l'expérience. On se rassure du même pas : les taupes, creusant le sol dans un élan inverse, rencontrent parfois le cul-de-sac de la table rocheuse. Bloquées, tout comme le grimpeur, les pauvres myopes ! Le paradoxe initial posé par Bernard Ascal prend tout son sens : la jouissance naît aussi de l'empêchement du jouir, et, contre toute attente, cette vérité qu'il tisse dans la chaîne et la trame des mots est joyeuse et roborative.



Blaise Pascal, *Il faut parier*, pensées sur le pari, le jeu et le divertissement. Edition, notes et postface de Yannis Constantinidès, Ed. Mille et Une Nuits, 2009, 120 pp, 3 €

Ne parions pas sur l'intérêt de ce petit livre au titre comminatoire, presque un fascicule, tant nous risquerions de perdre notre pari. Et nous le perdrons, en effet : lire Pascal, voir ici regroupées ses notes, maximes et réflexions d'homme de croyance (osera-t-on dire « de foi » ?), de physicien, de mathématicien, d'initiateur du calcul des probabilités... reste un plaisir immense. Son style à la fois naturel et classiquement mesuré à l'aune du sens, efficace donc, reste un modèle; la postface qu'y adjoint Yannis Constantinidès permet au lecteur sa mise en perspective et l'éclaire finement.

À la Mère Michel, quand elle étudiait chez les Pères (les choses sont ainsi, elle n'y pouvait rien), on colla le nez sur le fameux pari, pédagogie de courte vue des dits *bons pères*, qui l'imaginaient puissant argument, adjuvant notable propre à conduire les jeunes esprits, comme par un raccourci à travers le champ du doute éventuel, plus vite à la foi en Dieu, à l'éloignement de toute interférence dubitative... Eh bien, déjà la Mère Michel, pour n'être qu'un(e) enfant, s'était dit que Dieu, à supposer qu'il existât, s'Il acceptait que l'on pariât ainsi sur sa personne, parce qu'au fond on avait plus à y gagner qu'à y perdre, devait avoir l'âme d'un petit commerçant en âmes. La foi comme extension d'un positivisme de sacristie... Quelle misère ! Bref, qu'Il allait devoir se contenter de peu avec son troupeau de croyants doués pour le calcul à intérêt. Mieux valait, somme toute, la foi du charbonnier. Quant aux grands mystiques, on attendrait que l'enfant ait un peu mûri pour lui en parler.

Dans sa percutante postface - *Un pari fou ?* -, Yannis Constantinidès interroge et le pari lui-même et son rejet par tant de têtes pensantes. Mais à Pascal d'abord il demande ce qu'il en est : la nécessité du pari naît sans doute du « divertissement » auquel se livrent les esprits mondains afin de fuir l'angoissante question de leur salut, divertissements parmi lesquels le jeu est à la première place : lançons-les dans un pari, par conséquent, puisque la spéculation sur le hasard, les combinaisons, martingales et probabilités sont leur affaire. Il s'agit de les aider à « combler ce vide intérieur cruellement ressenti ». La relation ambiguë que Pascal entretient avec Montaigne est mise en relief : l'un se projette dans l'au-delà du vivre ici-bas, dans le vivre encore, quand l'autre se propose seulement de « vivre à propos ».

Le pari, donc, « qui humilie la raison, consiste à *jouer le jeu* sans la moindre assurance de gain. » Le risque est évident, et « le joueur prudent pourrait à bon droit être réticent à accomplir un tel *salto mortale* et demander à voir “ le dessous du jeu ” avant de gager ; aussi Pascal s'emploie-t-il à le convaincre, vu l'impossibilité de prouver rationnellement l'existence du Dieu, que ce qu'il risque de perdre n'est pratiquement rien par rapport à ce qu'il pourrait gagner ». Voilà l'affaire !

Blaise table d'abord sur la psychologie du joueur. Or tout le monde n'a pas, il me semble, l'âme d'un joueur, sa passion... Tout le monde recherche-t-il cette ivresse-là ? C'est ici que Nietzsche entre dans le jeu, si l'on peut dire, lui et son « éternel

retour »... Mais cela est une autre affaire, une autre histoire que nous laisserons au lecteur tout le loisir de méditer.

Le livre réunit sur plus de quatre-vingts pages initiales, les pensées et réflexions de Pascal ayant trait, de près ou de loin, à cette question du pari et de la salvation ultime de l'âme chrétienne. Pages prodigieusement riches et passionnantes. La Mère Michel vous en propose un choix obligatoirement limité, selon ses goûts et sa fantaisie :

L'homme est visiblement fait pour penser ; c'est toute sa dignité et tout son mérite ; et tout son devoir est de penser comme il faut. Or l'ordre de la pensée est de commencer par soi, et par son auteur et sa fin.

Or à quoi pense le monde ? Jamais à cela ; mais à danser, à jouer du luth, à chanter, à faire des vers, à courir la bague, etc., à se battre, à se faire roi, sans penser à ce que c'est qu'être roi, et qu'être homme.

Qui ne voit pas la vanité du monde est bien vain lui-même. Aussi qui ne la voit, excepté de jeunes gens qui sont tous dans le bruit, dans le divertissement et dans la pensée de l'avenir ? Mais, ôtez leur divertissement, vous les verrez se sécher d'ennui ; ils sentent alors leur néant sans le connaître : car c'est bien être malheureux que d'être dans une tristesse insupportable, aussitôt qu'on est réduit à se considérer, et à n'en être point diverti.

[...] Le présent n'est jamais notre fin : le passé et le présent sont nos moyens ; le seul avenir est notre fin. Ainsi nous ne vivons jamais, mais nous espérons de vivre ; et, nous disposant toujours à être heureux, il est inévitable que nous ne le soyons jamais.

Chacun est un tout à soi-même, car, lui mort, le tout est mort pour soi. Et de là vient que chacun croit être tout à tous. Il ne faut pas juger de la nature selon nous, mais selon elle.

Si c'est un aveuglement surnaturel de vivre sans chercher ce qu'on est, c'en est un terrible de vivre mal, en croyant en Dieu.



**Brigitte Aubonnet, *D'autres à qui penser*, Editions *Le bruit des autres*, 2009 - 160 pp - 16 €
Cf. www.lebruitdesautres.com**

Disons-nous roman quand la dénomination qui tant fait plaisir aux éditeurs n'est pas énoncée? Non pas, car roman, c'est fiction, fable déclarée... Disons-nous fiction? Pas plus, car cela saute aux yeux, ces pages sont sous-tendues de la continue poussée de la vie vécue et d'une expérience singulière... Auto-fiction, alors? La Mère Michel a en détestation ce genre bâtard, généralement tissé de mensonges et faux-semblants joués sur toute la gamme, de l'autosatisfaction modeste à l'hypocrisie des masochismes et martyres intimes pour consciences égotistes et horizons bourgeoisement nombriliques... Non, rien de tout cela, mais la vision d'un moment des deux existences d'une femme et d'un homme de notre temps, moment de vie où certitudes et vacillements s'entremêlent, où action et inaction et leurs tenants et aboutissants sont considérés avec objectivité, autant qu'il est possible dans les mots, avec les mots... Les mots... premier obstacle à maîtriser dans toute relation humaine: c'est pourquoi est employé le langage du temps, simple et quotidien, celui qui n'exige pas de traduction ou d'exégèse... et, si l'on doit risquer le faux-pas, l'équivoque, alors, le silence est explicite : « Tant de complicité sans un mot énoncé. »

C'est, pour Gaëlle et Maxime, la quarantaine venue, elle veuve, lui séparé d'une compagne et chargé d'un fils de six ans, la rencontre inopinée après dix-huit années sans se voir... Des retrouvailles donc, les résurgences du souvenir, les exigences du présent, les illusions et les espoirs d'un possible recommencement, le trouble et la confusion des sentiments, des situations. Tous les deux se racontent tour à tour - passé, présent, et peut-être avenir proche -, à l'occasion de rendez-vous presque adolescents, de rencontres dans les restaurants, les hôtels... d'étreintes puis de longues déambulations sur les trottoirs et les quais de la ville... En cela, le récit est éminemment visuel et sonore, actuel, dans la rumeur de notre début de siècle et de millénaire.

Au-delà de la guérison des solitudes, de la tentative de mise à distance de lourds passés (liens et liaisons, amours antérieures...), de la tentative de construction d'un couple neuf dans une autre aventure, une question centrale traverse le

livre, celle de l'usage que l'on a de soi, de son existence, de sa fonction parmi les autres. La question du sens. C'est, je crois, la colonne vertébrale et l'orientation profonde de ces pages : « Tous deux travaillent dans le social - nous dit la *présentation du texte* -, au service des autres, et se sont engagés dans le militantisme politique, syndical ou humanitaire. » Nous reconnaissons là l'axe du réel tel qu'il est vécu et perçu de nos jours par quantité de bonnes volontés qui, parfois, sont volonté puis abandon, courages puis découragements, frénésie d'action puis débordement d'inaction, ardeur du néophyte puis déprime du fatigué... Et encore, action efficace ou simple rôle destiné à se donner comme une contenance... une image en quelque sorte, à l'usage du regard des autres ?

Les questions sont clairement posées ; pour elle, celle du bien-fondé de son aide aux prisonniers. « Elle n'avait jamais parlé de ce qu'elle leur racontait. Maxime s'était interrogé sur l'utilité de cette action. » Pour lui, l'engagement auprès de jeunes que la vie a maltraités, la fonction paternelle : « Face aux jeunes il doit être un père, une autorité, ce que jamais il n'a été. [...] Maxime est à contre-emploi. »

La peinture de leur amour résurgent, incertain encore... a pour fond un paysage plus large, celui de l'authenticité de leur action et de la vérité de leur être. Ces retrouvailles se poursuivront-elles par le tissage de liens neufs et solides ? Est-ce vraiment ce qui importe ? L'auteur va au-delà. Ce moment que la vie a proposé à Gaëlle et Maxime, ce fut une épreuve, comme on le disait des photographies du temps où il fallait les « révéler » dans un bain acide (ici, le bain de la rencontre) : « ... elle s'était découverte avec ses possibles, avec la force de supporter la vie, avec le plaisir du partage sans se questionner sans cesse. » Des forces et des pouvoirs nouveaux sont nés en cette circonstance : « Exister par soi-même tout en étant à côté de l'autre, se mêler mais savoir retrouver son identité pour être reconnu. Pouvoir aussi se reconnaître soi-même. » Lui, retrouve son fils, et avec lui tous les enfants délaissés dont il a la charge... Passées les hontes, surmontés les doutes et les impuissances, « Il a osé parler à Gaëlle. [...] Il se sent comme un livre vierge dans lequel un créateur pourrait venir forer l'épaisseur des pages pour y déloger, tel un archéologue, les richesses enfouies dans les grains du papier. Il est prêt à y inscrire une nouvelle histoire... »

Ce que nous suggère le beau récit de Brigitte Aubonnet, est ceci : le premier créateur de nous-même est le soi qui l'habite,

et cette autoréalisation s'effectuera à travers l'expérience de vie, souvent imposée par les hasards et circonstances, et dans la mesure où alors ne sera pas éludée - divertissement pascalien toujours possible? – la nécessaire confrontation avec soi-même et le monde. Sous les apparences ordinaires de la vie ordinaire, la beauté et la force du livre sont dans cette révélation qui s'élabore, se dessine avec fermeté au fil des pages.



ARNO SCHMIDT / Découverte et approche 3

DE NOUVEAUX OUTILS POUR ÉCRIRE LE MONDE dans : CALCULS I

Dans les bulletins précédents, n°1 et n°3, la Mère Michel présentait l'œuvre, puis la biographie condensée d'Arno Schmidt. Elle se propose, dans ce bulletin-ci, de donner un premier aperçu de sa méthode d'écriture, et plus précisément des outils qu'il s'est forgé pour proposer une description et une vision critique du monde qui l'entourait, un monde qui déjà tend à l'éloignement, mais dont les cicatrices restent visibles et sensibles en 2009.

Calculs I, II et III, échafaude un ensemble non entièrement publié de son vivant, ensemble descriptif et réflexif au sujet des « formes » de son écriture, formes changées et nécessaires que selon lui elle devait prendre, non pas afin de satisfaire un goût de nouveauté ou d'originalité à tout prix, mais à la fois pour se donner et donner au lecteur contemporain les moyens de capter le monde au plus près, de le saisir plus intimement, avec plus de vigueur et de rapidité.

Ces « *Calculs* », grâce aux Editions Tristram, peuvent être découverts en leur totalité aux 40 dernières pages du livre d'A.S., *Roses & Poireau*, auquel la Mère Michel consacrera bientôt ses commentaires, lesquels avec d'autres, pour être ménagers et domestiques n'en prétendent pas moins à une lente exhaustivité. Leur traduction est due aux efforts conjugués de Dominique Dubuy, Pierre Pachet et du regretté Claude Riehl.

La Mère Michel reprend donc ici, dans leur ordonnancement, sans chercher à s'y immiscer à l'excès, la

suite des propres commentaires d'A. S. quant à sa méthode et aux outils qu'il a créés et mis en jeu.

CALCULS I

A.S. observe d'abord que les formes de la prose allemande « les plus utilisées » à son époque datent du XVIII^e siècle et se fondent dans les « coutumes sociales ». Il souligne ainsi, peut-être leur provincialisme, et certainement leur répétitivité : « le narrateur dans un cercle d'auditeurs attentifs... le roman par lettres... la conversation entre plusieurs partenaires... le journal intime... » Il ne déclare pas obsolètes ou usées « ces modes de construction 'classiques' : pour « la description et l'éclaircissement du monde par le mot », dans une société donnée, elles ont été « la première condition requise pour toute tentative pour le maîtriser ! »

Ce qu'A.S. recherche désormais, ce sont des « formes de prose exactement adaptées aux différents mécanismes de la conscience et modes d'expérience qui ne cessent de se reproduire. » De simples « éléments de la prose » qui ne touchent en rien à la texture verbale et rythmique qu'ils vont mettre en jeu : ce que la Mère Michel voit donc comme des *outils*.

A.S. discute alors « deux séries de recherches », de « calculs » de nouvelles formes de prose, dont il a mis au point « l'élaboration théorique et l'exécution pratique », tout en indiquant qu'il y en a davantage.

1^{ère} recherche : sur le processus du « souvenir ».

Il décèle, dans le processus du souvenir, l'apparition de « photos » (il eût pu dire d' « instantanés ») auxquelles s'adjoignent « des petits fragments explicatifs », formant « un mélange d' 'unités photos-textes', « résultat de toute tentative consciente de se souvenir. »

Un demi-chaos, en somme, dont il faut « faciliter au lecteur l'identification, la prise en charge... » par la formation d' « une chaîne claire et articulée. »

Il loue alors « l'œil de peintre » de Kügelgen (?) - *la Mère Michel fera des recherches* - qui « fut suffisamment honnête pour ne s'exprimer que par de très petits paragraphes (*des flashes, pense la Mère Michel*), opposant à cela l' « habituelle bouillie de prose » de Goethe, badigeonnage qui effondre l'architecture !

C'est de cette méthode, destinée à s'adapter à la structure mentale organique du souvenir, à *imposer* au lecteur « l'illusion que c'est lui-même qui se souvient ! », qu'A.S. dit utiliser dans « Les Émigrants » et « Paysage lacustre avec Pocahontas. » Il énumère certains avantages du procédé, certaines des exigences qu'il impose à l'écrivain, qui constitue ainsi de véritable « albums de photos ». La « structure cristalline du texte » se trouve soulignée, renforcée par l'emploi des traits obliques entre les fragments du texte.

2^e recherche :

Une « nouvelle forme de prose » va naître aussi de la considération de la remémoration du passé le plus proche, laquelle ne s'effectue pas sous les espèces d'un « flux narratif », mais sous celles d'une « mosaïque endommagée ». Sur les 1440 minutes d'une journée, « il y en a tout au plus 50 dignes d'intérêt. » D'où la nécessité, pour l'écrivain d'aujourd'hui, de « mettre à la place de la chère fiction d'autrefois, du « déroulement continu de l'action », une structure de prose plus conforme aux modes de l'expérience humaine et qui, si elle est plus maigre est aussi plus nerveuse. »

D'où effectivement, c'est le constat de la Mère Michel, l'invention d'une prose plus hachée, mais plus économique, criblée comme au crible de notre mémoire. Dans le tamis ne sont retenues que les images-souvenirs essentielles. D'où, selon A.S., qui ne prétend d'ailleurs parler que pour lui-même et non pas proposer des paradigmes de valeur absolue, l'élaboration de formes adaptées à l'expression du « rêve » et de la « pensée étendue ».

La Mère Michel se propose d'en venir aux Calculs II et III dans une *Découverte & approche 4*, soit dans son prochain bulletin. Elle ne peut s'empêcher, non plus, de penser aux précédentes et fructueuses remises en cause des procédés narratifs traditionnels - la « mémoire involontaire », pour Marcel Proust ; la restitution du continuum de la pensée pour James Joyce, avec la prodigieuse utilisation qu'il fit d'une forme qu'il n'inventa pourtant pas, celle du « monologue intérieur ». De penser, donc, que le travail sur le renouvellement des formes importe dans tous les arts, étant l'une des conditions du renouvellement du regard, de la vision, et des compréhensions.

RAPPEL

La Mère Michel rappelle que ce bulletin est accessible dans sa totalité sur les sites de :

- **ENCRES VAGABONDES (par Serge CABROL & Brigitte AUBONNET)**
-
- **L'écrivain Jean-Claude BOLOGNE**

Et qu'Isabelle ROCHE en fournit des extraits significatifs, ainsi que des extraits d'*Entre-Chats*, bulletin des Chevaliers du Mistigri, sur sa page web :

[Terres nykthes](#)

Fin de *La Mère Michel a lu* – IV, 1

-